

TOUT EST CONSOMMÉ

*Oui, tout est consommé ! Jésus sur le calvaire
Vient de rendre son âme en un dernier soupir.
Ce trépas glorieux a fait trembler la terre
Et les princes des Juifs se sont sentis frémir.*

*Les monts sont ébranlés et toute la nature,
A cette heure suprême où le fils de Dieu meurt,
De son cours ordinaire interrompt la mesure :
Car la terre a senti la mort du Rédempteur.*

*D'horreur tous sont saisis et le Juif décide
S'écrie avec frayeur : " Cet homme est fils de Dieu."
Et regrettant déjà son action perfide
Plus d'un en ce jour-là faisait le même aveu.*

*Oui, c'est pour nos péchés, sur cette croix infâme,
O Dieu ! que tu mourais, et voulais en ce jour
Des chaînes de Sultan faire sortir notre âme,
Pour la faire briller au soleil de l'amour.*

*Dépouillé de ta gloire et percé de la lance,
Sous l'humiliation la plus grande à Ton cœur
Tu rachelas le monde : et pour Ta récompense,
Hélas ! nous t'offensons, ô divin Rédempteur !*

*Mais avec repentir laisse nos cœurs coupables
Noyer dans ton amour, et nos iniquités,
Et nos affronts sanglants. De tes dons ineffables
Répands encor sur nous les générosités.*

*Oui " Tout est consommé," mais cette mort sublime
A renoué le lien qui nous attache au ciel,
Ce lien qu'avait brisé la femme par son crime,
Crime aujourd'hui luec du sang de l'Eternel.*

*Ton œuvre, ô Rédempteur ! se termine au calvaire
Dans ce cri magnum, " Oui, tout est consommé."
Ta mort a satisfait aux vengeances du Père,
Et Tu viens nous ouvrir le Paradis fermé.*

EMERY DESROCHES.

Joliette, 1897.

LES RUINES DE MONTRÉAL

L'astre du jour avait fini sa course et venait de disparaître derrière les nuages rouges de l'Occident. Le crépuscule mêlait sa clarté douteuse à celle, plus douteuse encore, de la lune apparaissant à l'horizon et donnait à la nature un aspect tout à la fois étrange et pittoresque. Le silence se faisait lentement et tout semblait vouloir goûter le repos de la nuit. Les oiseaux avaient regagné leurs nids ; les animaux étaient rentrés en leurs gîtes. Seuls quelques hiboux se hasardaient dans l'espace. Les étoiles s'allumaient une à une sous la voûte azurée des cieux et me semblaient comme autant de clous d'or qu'y plaçait la main ferme du Tout-Puissant.

Je m'oubliai d'abord à contempler ce magnifique spectacle, puis, ma vue s'abaissa graduellement sur les objets qui m'entouraient.

Quel étrange spectacle se déroule alors à mes yeux ! Quel triste panorama s'étale devant moi ! Je n'aperçois de toutes parts que des squelettes et des ruines, le tout éclairé des pâles rayons de la lune.

Moi-même je suis assis sur le socle d'une colonne renversée. Je suis seul en ces sombres lieux, seul ! Tout porte à la réflexion, et les souvenirs percent doucement le voile de mon âme. Je reconnais ces ruines, je me rappelle cette montagne et ce fleuve au cours majestueux : je suis au milieu des débris de Montréal.

Ce n'est plus la ville d'autrefois, avec ses monuments, ses palais et ses parcs. Ce n'est plus Montréal avec son luxe et ses richesses, et je n'ai sous les yeux qu'un cadavre de ville ; le deuil qui plane sur elle, est un deuil éternel. Les autres cités sommeillent et l'aurore y ramènera tantôt la vie, que ne peut éteindre la léthargie d'une nuit. Mais pour toi, ô ville jadis si orgueilleuse, ce repos est le repos de la mort !

Ton existence fut de courte durée, quoique la main lourde du temps ne soit pas venue s'appesantir sur toi comme sur les autres cités. Ce n'est pas l'ambition d'un peuple qui te marqua du signe fatal et te voua à la rage des furies : ta chute ne ressemble pas à celle de la Jérusalem antique.

Ce n'est pas non plus l'invasion des hordes sauvages qui, sortant un jour de leurs profondes forêts, massacrèrent tous tes habitants, mirent tout à feu et à sang, et te firent un sort semblable à celui de la superbe Rome.

Non : ton destin fut plus triste encore, ta mort plus tragique : tu fus enterrée toute vivante sous une épouvantable éruption de cette montagne dont tu étais si fière. Ta mort fut celle d'Hercularum et de Pompé expirant sous les laves et le feu du Vésuve.

Tu fus saisie au moment où tu y pensais le moins, tu fus prise lorsque le plaisir et la débauche avaient atteint, chez toi, leur plus haut degré, lorsque tes habitants s'abandonnaient à une douce mollesse, à une honteuse volupté.

Maintenant la voûte de tes temples ne répète plus les divins accents qu'elle rendait autrefois, et ceux qui n'ont pas été détruits servent de refuge à quelques hulottes et à quelques rares passereaux.

Tes palais aux lambris dorés n'abritent plus ces fiers citadins qui portaient si haut l'éclat de ton commerce et la gloire de ton nom.

Seuls, les lézards franchissent le seuil de tes châteaux en ruines : il semblerait que tu n'as été exhumée que pour eux.

Tous ces superbes monuments qui devaient rendre immortelle la vie de tes grands hommes, et qui prouvaient à un si haut degré ta reconnaissance, tous ces monuments ont été brisés du même coup que toi.

Tes parcs ont été comblés : et là où l'on voyait autrefois des rassemblements joyeux et nombreux, on ne voit plus que quelques ormes aux longs bras dénudés, derniers vestiges du passé et maintenant seuls ornements de ces lieux !

Malheureuse cité, tu n'étais que d'hier et déjà tu n'existes plus.

L'aurore t'a fait naître et t'a vu défendre ton territoire contre les invasions sans cesse renaissantes des Iroquois et des Anglais. Tu sortis glorieuse de la lutte et tu t'acheminas rapidement vers le progrès et la prospérité. Tu bâtis des temples dont la richesse surpassait celle des antiques temples romains, et dont le nombre t'a valu le beau surnom de la " cité des églises "

Tes palais furent faits d'or et de marbre. Tes routes, supérieures à celles d'Appius, s'étendaient dans toutes les directions. Tes nombreux vaisseaux portaient en Europe et en Asie le surplus de tes produits et en rapportaient tous les objets de ce luxe oriental si longtemps inconnu dans cette belle colonie du Canada, et qui firent de toi une nouvelle Capoue.

Tu avais des écoles et des académies où se cou-

doyaient des savants rivalisant avec les lettrés du vieux monde.

Dans tes musées, on voyait les objets les plus anciens unis à tout ce qu'on avait découvert dans la nouvelle Amérique. Tes bibliothèques te faisaient surtout honneur, et par la qualité et par le nombre des volumes ; une foule de personnes y venaient puiser ; les uns, cherchant la science, voulaient tromper l'ennui qui les rongait ; ceux-là pensaient satisfaire une passion de leur âme. Toutes les professions étaient noblement représentées et tes hommes éminents brillaient partout.

Tu étais alors à l'apogée de ta gloire et de ta puissance : ton astre était parvenu à son zénith.

C'est alors que devait commencer la décadence ; et comme l'Astre-Roi, tu devais avoir ton crépuscule après avoir eu ta brillante aurore. Mais pour toi, ce décroissement ne devait pas suivre la marche ordinaire ; la chute de Palmyre devait figurer sa fin.

Au moment de ta grandeur et de ta prospérité, au moment où tous tes habitants s'adonnaient au plaisir dans un carnaval éclipsant tout ce qui était arrivé auparavant ; à ce moment, dis-je, le Mont-Royal s'entr'ouvrit et vomit, de tous côtés, cendres, pierres calcinées, eaux bouillantes et laves de toutes sortes. Tu fus entièrement recouverte... depuis des siècles, on avait même perdu ta trace !

Aujourd'hui, tu as rejeté à demi ce triste linceul qui te couvrait ; mais tu n'en restes pas moins endormie et tu ne présentes plus qu'un affreux désert, qu'un amas de ruines perdues au milieu de l'immense Amérique. Ta mort est bien réelle. Il ne reste plus rien de tes anciennes beautés, de tes anciennes richesses. Tout a été démoli, pas un habitant n'a survécu à ton désastre. Une furie infernale t'avait marquée de son signe : tu es devenue la proie d'un impitoyable destin.

Pas un étranger n'ose approcher de tes ruines, pas un vaisseau n'ose aborder à ton port à demi-comblé, et cette montagne qui te fut si funeste, ô Montréal ! en impose encore à tous. On se contente de plaindre ton sort, et l'on passe sans plus songer à toi !...

Je regrettais alors de m'être avancé si loin, et je voulais retourner sur mes pas. Mais ce mouvement m'éveilla. Tout ce que j'avais vu : éruption, ruines, débris, tout cela n'était qu'un rêve !

Puissiez-vous ne jamais faire de rêve semblable et puisse le mien ne jamais se réaliser !

H.-A. V., Prêtre.

Les femmes sentent mieux que nous la poésie du beau jour de Noël : un berceau parle de plus près au cœur des mères. — LAMARTINE.



JOUR DE L'AN AU MATIN